

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Compte rendu

André Lavoie et Michel Coulombe

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. & Coulombe, M. (2001). Compte rendu. *Ciné-Bulles*, 19, (3), 58-59.

VACHERIES

par André Lavoie

— SKORECKI, Louis, *les Violons ont toujours raison*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, coll. Perspectives critiques, 333 p.

C'est à une curieuse histoire du septième art que le critique Louis Skorecki nous convie dans ce recueil de courts textes «panoramiques» écrits, selon Paul Audi, l'instigateur de ce projet plutôt inutile, «au jour le jour, contre l'amnésie progressive des spécialistes du cinéma». Assemblage de commentaires — tous publiés dans *Libération* — aussi expéditifs que cinglants sur plus d'une centaine de films diffusés à la télévision française en 1998 et 1999, *les Violons ont toujours raison* présente ces films dans un ordre chronologique, allant de *la Petite Lise* de Jean Grémillon (1930) à *Plus qu'hier, moins que demain* de Laurent Achard (1999). Au hasard des program-mations et selon les affections particulières de Skorecki, certains films font l'objet de plus de considérations, proposant pas moins de quatre regards sur *The 39 Steps* d'Alfred Hitchcock, alors qu'il ne tarit pas d'éloges, avec huit articles, sur Jacques Tourneur, sacré «plus grand cinéaste au monde».

Sa détermination à jouer au Don Quichotte contre les moulins à vent de l'oubli pour porter à l'attention du lecteur-télespectateur l'œuvre du réalisateur de *Cat People* et de *Berlin Express* n'a d'égale que sa vicieuse manie d'égratigner les monstres sacrés (Orson Welles, Jean Renoir, Ingmar Bergman) ou d'écorcher ceux dont visiblement la tronche ne lui revient pas, comme Maurice Pialat, François Truffaut, Éric Rohmer, Stanley Kubrick, John Cassavetes. Et la liste s'avère bien plus longue... Si longue en fait que l'on se demande, après quelques pages, ce qui fait courir Louis Skorecki, et surtout, s'il n'aurait pas raté une grande carrière à *Paris-Match* ou à *People* plutôt qu'à *Libération*. En fait, le critique semble pratiquer, avec un art consommé, l'esprit de contradiction et les détournements de sens.

C'est ainsi qu'il trouve du génie à Jerry Lewis (la France recèle plus de mystères



qu'on l'imagine); qu'Ingmar Bergman était, «pour les intellos des années 1950, de la pornographie culturelle facilement accessible»; qu'il déclare sans rire que *September* est l'un des meilleurs films de Woody Allen, et que, tenez-vous bien, Marilyn Monroe était «impeccable» dans *All About Eve*. On peut s'incliner ou afficher un scepticisme absolu devant tant de déclarations à l'emporte-pièce et de jugements péremptores, mais c'est sans oublier les multiples contorsions intellectuelles qu'il effectue pour mieux nous égarer: *Pauline à la plage* devient «l'énergant navet sublime d'Éric Rohmer», *Citizen Kane*, «un chef-d'œuvre de théâtre filmé», Michel Simon dans *la Chiienne* «d'une retenue presque expansive», et qu'il «faudra sans doute des années avant que Vanessa Paradis soit considérée comme l'actrice la plus douée de sa génération». Nul doute qu'en voyant *Une chance sur deux* de Patrice Leconte, sa vision fut confirmée...

Dans un registre encore plus bas de gamme, on a droit à quelques vacheries dérisoires sur certains cinéastes, supposément essentielles pour mieux comprendre leurs films. Il enfile les délicieux qualificatifs: il traite Orson Welles de «magicien obèse», Elia Kazan de «brasseur d'air et sandwich grec vivant» et, détail précieux pour qui veut décoder *The Big Sleep* ou *Gentlemen Prefer Blondes*, «Howards Hawks, aujourd'hui, on sait qu'il dormait sur le dos et qu'il

éjaculait plus vite que la moyenne». Vraiment?

Son admiration pour les Tourneur, Mizoguchi, Bresson, Preminger apparaît donc tout aussi grande que son mépris pour Huston, Kurosawa et les autres qui subissent sa plume vitriolique. Le lecteur le moins cinéophile aura compris que Skorecki aime autant le jeu de mots grinçant et l'attaque qui fait mouche que le cinéma. Cela ne l'empêche donc pas d'attaquer quelques collègues parisiens (zzzzz) et de dire tout le mal qu'il pense du jeune cinéma français. D'ailleurs, son plus grand défaut serait d'être jeune car le critique, lui, affiche une nostalgie douteuse, où les réalisateurs ne pourront jamais trouver grâce à ses yeux puisqu'ils ont eu le malheur de venir au monde (ou au cinéma) après Mai 1968. Qu'on en juge seulement par ceci: «Du temps de la vraie Nouvelle Vague, au moins, on avait des admirations plus dignes, plus hautes, Renoir, Hitchcock, Mizoguchi, Dreyer, Rossellini. Entre les petits-enfants de Dovjénko ou de Tati, cela a tout de même plus d'allure que d'être de vagues rejetons de Pialat et de Cassavetes.»

Ce n'est quand même pas parce que les violons ont toujours raison qu'ils sont exempts de fausses notes. Bien des cinéastes trouveront sûrement dans ce recueil au regard plus méprisant qu'historique une foule de justifications pour détester davantage les critiques. Personnellement, ce n'est certes pas moi qui leur en ferai cadeau... ■

LA TA-QUE-TAQUE-TI-QUE
DU BIOGRAPHE

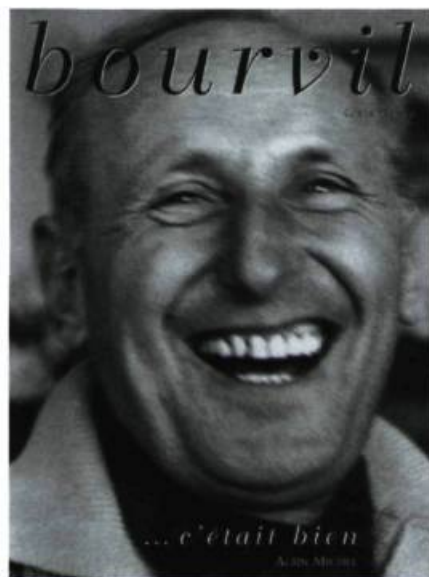
par Michel Coulombe

— LENNE, Gérard, *Bourvil... c'était bien*, Paris, Éditions Albin Michel, 2000, 96 p.

Il se nommait André Raimbourg et il admirait Fernandel. Il s'est donc fait appeler Andrel. Rien de bien original. Il lui a donc fallu trouver autre chose. Comme il avait grandi près de Bourville, c'était tout trouvé. Quant à son personnage, il se dessine peu à peu. Bourvil,

c'est le brave garçon, le bon Normand, le Français moyen, le benêt pas si bête qu'il y paraît, un de ces acteurs très typés à qui l'on propose du sur mesure. Pourtant, à ses débuts, Bourvil imite Tino Rossi. D'abord chanteur de service qui fait, ici et là, son numéro à l'écran, comme tant d'autres avant lui, le cinéma lui propose ensuite des rôles de faire-valoir. Il tourne ainsi son lot de mauvais films. Confiné au bas de gamme, son talent met du temps à être reconnu. Il faudra la rencontre avec Jean Gabin sur le tournage de **la Traversée de Paris** pour changer le cours de sa carrière. Toutefois, le succès, la reconnaissance et les films d'auteur n'empêcheront pas Bourvil, pourtant en quête de respectabilité, de fréquenter le cinéma de pur divertissement. Car Bourvil, c'est aussi l'opérette, le music-hall, le vaudeville.

Gérard Lenne signe le texte de cet album qui s'inscrit dans la très belle collection de biographies illustrées publiée chez Albin Michel. Il y dresse, en quelques feuillets bien tassés, un survol critique de la vie et, surtout, de la carrière de l'interprète de **la Ta-que-taque-ti-que du gendarme**, tête d'affiche du plus grand



succès du cinéma français, **la Grande Vadrouille**. Malgré le style résolument table de salon de l'album, de ceux qu'on feuillette distraitement en attendant un ami, le biographe, dont l'ouvrage a été précédé de plusieurs autres, plus volumineux, plus complets consacrés au

délicieux interprète de **Salade de fruits**, ne donne toutefois pas dans l'hagiographie. Il présente le parcours de Bourvil avec honnêteté, ne ménageant pas les films sans intérêt. Le texte est succinct. L'auteur va droit au but. Après tout dans un tel album, inoffensif par définition, la vedette revient aux photographies, pleine page et de très belle qualité — malheureusement elles ne sont pas toutes accompagnées de légende.

Mais qui veut encore voir aujourd'hui des photos de Bourvil, mort en 1970? L'acteur n'a pas la belle gueule et le charme de Delon, logé dans la même collection, en deux tomes qui mettent en valeur son physique de jeune premier et n'égratignent pas son mythe. C'est compter sans l'expressivité et le sens du spectacle de Bourvil, très bien servi par le noir et blanc, qu'on découvre tantôt avec un air ahuri, entouré de ballons et de nymphettes, tantôt une poêle sur la tête. Le personnage paraît aujourd'hui plus fort que les navets dont il a émaillé sa filmographie, et un cran au-dessus de la pluie de comiques qui lui ont emboîté le pas. ■

SILENCE

UN REGARD QUI ÉCOUTE
LE SILENCE DES RÉALISATEURS,
COMÉDIENS ET TECHNICIENS DANS
LEUR PRÉSENCE AU MOUVEMENT
COLLECTIF DE CRÉATION.

L'IMPRESSION DE CES IMAGES
PAR LA TECHNIQUE DU TRANSFERT
D'ÉMULSION DE POLAROID FAIT DE
CETTE EXPOSITION UN VOYAGE ENTRE
LA PHOTOGRAPHIE ET LE DESSIN.



SILENCE

PHOTOGRAMMES DE VÉRO BONCOMPAGNI

EXPOSITION PRODUITE EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION DES CINÉMAS PARALLÈLES DU QUÉBEC

4545, AV. PIERRE-DE COUBERTIN • MONTRÉAL (QUÉBEC) H1V 3R2 • COURRIEL: ACPQ@MLINK.NET

DISPONIBLE POUR LOCATION • RENSEIGNEMENTS: ACPQ - TÉLÉPHONE: (514) 252-3021 - TÉLÉCOPIEUR: (514) 251-8038